

où tu as passé plusieurs soirées. José était hier soir chez Mme Cauwey et a regretté de ne pas t'y trouver. . . . Hier encore il a eu une veine. . . . Quel joueur, mon ami, quel joueur !

—Je le connais.

—Décidément, il s'est pris d'une grande amitié pour toi, ce fier hidalgo qui, pourtant, ne prodigue guère sa sympathie. Il a dit de toi les choses les plus flatteuses.

—Je ne manquerai pas de l'en remercier.

—Alors viens ce soir rue de Courcelles, il y sera.

—Ah ! il y sera.

—Oui, il l'a promis ; une revanche qu'on lui demande.

—Malheureusement, mon cher baron. . . .

—Eh bien, quoi ?

—Je ne peux pas aller ce soir chez Mme Cauwey.

—Bon, je comprends, tu as trouvé hier ou avant-hier plus forts que toi.

—Voilà !

—Et ta poche est vide ?

—Oui.

—En ce cas, José et moi nous t'avancerons quelques louis et tu pourras te refaire. Mon vieux, les destins et les flots sont changeants, comme dit la chanson. Je ne te citerai pas dix joueurs, ni vingt, mais cent que je connais, qui après avoir perdu leur dernier ou ont ensuite remué l'or à la pelle.

Se tenir à l'écart, boudier ses amis, ça ne vaut rien. Morbleu ! quand on est Louis de Fabrège, un homme. . . . distingué, on ne craint pas de se montrer. Rappelle-toi le mot d'un grand ministre à ceux qui lui recommandaient quelqu'un :

“ Est-il heureux ? ”

Mon cher, si on ne l'est pas, il faut au moins le paraître.

Allons, c'est dit, c'est convenu, tu viendras ce soir.

Ils se quittèrent.

Forestier avait été quelque peu réconforté par les paroles du faux baron. Et puis, il trouverait José Ducos chez Mme Cauwey.

Il s'occupa avec un soin tout particulier des détails de sa toilette, et le soir, à dix heures et demie, il fit son entrée dans le salon de l'Américaine, où se trouvaient les habitués de la maison.

Après avoir échangé quelques paroles avec Mme Cauwey, charmée de le revoir, et fait une abondante récolte de sourires, Forestier se hâta de passer dans les salles du jeu. Ni Gandon, ni José Ducos ne s'y trouvaient. Debout auprès de la table au tapis vert, il suivait d'un regard fiévreux les péripéties de la partie engagée et éprouvait un supplice pareil à celui de Tantale. Devant ces piles d'or passant d'un côté à l'autre, il palpait comme l'affamé, qui voit devant lui des mets succulents auxquels il lui est défendu de toucher.

Au contact d'une main qui se posait familièrement sur son épaule, il se retourna et se trouva en présence de José Ducos, toujours énigmatique, mais dont le visage avait une expression bienveillante.

—Vous ne jouez pas, monsieur de Fabrège ? dit l'Espagnol.

—Le baron ne lui a pas encore parlé, pensa Forestier.

Et il répondit :

—Non, je ne me sens pas en veine.

—En ce cas, vous avez raison de ne pas jouer. J'ai toujours remarqué qu'une voix mystérieuse nous conseille d'aborder le jeu ou de nous en éloigner.

Quand il m'est arrivé de ne pas tenir compte d'un pressentiment, je m'en suis repenti. Tenez, je prendrais les cartes en ce moment sans confiance. Donc, je m'abstiens. Un peu plus tard dans la soirée, je verrai.

Si vous le voulez bien, nous laisserons ces messieurs continuer leur partie.

Don José passa sous le sien le bras de Forestier et l'entraîna dans une petite pièce alors déserte, où leur arrivaient l'écho des demandes et des réponses échangées entre les joueurs et les sons du piano sur lequel on exécutait un morceau de la *Belle Hélène*.

Ils s'assirent sur un canapé,

—Mon cher José, dit Forestier, j'ai à vous remercier.

—Me remercier ! Et de quoi ?

—Des choses extrêmement flatteuses que vous avez dites de moi à mon ami le baron de Lormier.

—Mais que lui ai je donc dit ? Que vous êtes un homme distingué, de bonne compagnie, très intelligent et que j'ai beaucoup d'amitié pour vous ? Mais cela, mon cher de Fabrège, je l'ai dit à vous-même.

—Croyez-bien, mon cher don José, que j'ai aussi beaucoup d'amitié pour vous.

—Hé ! je le sais bien ! notre amitié est née de la sympathie que nous avons tout de suite éprouvée l'un pour l'autre.

L'Espagnol fixait sur Forestier ce regard perçant qui semblait fouiller jusqu'au fond des consciences, et produisait sur ceux qui le subissaient une sorte de fascination.

—Mon cher Fabrège, reprit-il d'une voix grave, votre ami de Lormier, sans s'écarter de la discrétion que la délicatesse lui imposait, m'a appris que vous aviez eu une existence tourmentée et que vous

n'aviez pas toujours été heureux comme vous le méritiez. Que voulez-vous, la vie a de nombreux revers. Moi-même, j'ai rencontré sur ma route de redoutables ennemis, des difficultés contre lesquelles j'ai dû déployer toute mon énergie ; aussi je m'intéresse à vous qui, comme moi, avez lutté vaillamment.

Il prit la main de Forestier et en examina les lignes.

—J'ai appris beaucoup de choses, dit-il, et, entre autres, à lire, comme votre Français, le célèbre Desbarolles, dans l'entrecroisement des lignes de la main, qui ne disent rien au vulgaire, mais qui sont pour le chiromancien des signes infaillibles. Voulez-vous savoir ce que je vois dans votre main ? Eh bien, mon cher Fabrège, j'y vois que, appelé à une grande fortune vous vous êtes heurté jusqu'ici à des obstacles qui vous ont empêché de réussir. Vienne une occasion favorable, et votre destinée s'accomplira,

—Don José, qu'elle vienne donc vite, cette occasion favorable, je l'attends !

—Peut-être ne tardera-t-elle pas à se présenter. En attendant, ne dédaignez pas, comme cela vous est arrivé plusieurs fois, les conseils que je me permets de vous donner. Croyez-bien que je connais mieux que vous le champ de bataille sur lequel vous avez à manœuvrer.

—Vous êtes mon Mentor, José, je me livre entièrement à vous.

—Et vous vous en trouverez bien, mon cher Fabrège.

En lui-même, l'Espagnol se disait :

—Je tiens cet homme ; j'en ferai, entre mes mains, une pâte molle que je pétrirai à volonté.

Il se leva, disant :

—Revenons maintenant dans la salle de jeu, je sens la veine me revenir. Voulez-vous entrer dans mon jeu ?

—Je le voudrais, mais. . . .

—J'ai compris.

Et don José glissa trois louis dans la main de Forestier.

Les joueurs étaient dans le feu de l'action ; ils parlaient peu, ils étaient haletants, enfiévrés par la passion du jeu. La joie des gagnants, la figure livide des perdants présentaient un spectacle hideux.

Don José avisa un jeune homme qui venait d'entrer et semblait attendre qu'un joueur décavé lui cédât sa place.

C'était le fils d'un fabricant de chaussures qui était mort en lui laissant une fortune amassée pendant cinquante années d'un travail persévérant ; il l'avait déjà sensiblement écornée.

—Si vous désirez faire une partie, M. Bréguet, lui dit José, je suis à vos ordres.

—Eh bien, monsieur, jouons.

Ils s'installèrent à une table de jeu.

Les débuts furent heureux pour le petit jeune homme ; il avait quatre points sur cinq et l'Espagnol pas un ; mais deux fois de suite don José eut le roi et fit la vole.

—Votre revanche, monsieur, dit-il.

Les revanches se succédèrent. Bréguet ne gagna pas une partie. Comme tous les joueurs malheureux, il s'obstina ; on doubla, on tripla les enjeux, sa de veine persista. Quand il se leva, ses poches étaient allégées de dix mille francs ; deux mille restaient le portefeuille et le porte monnaie de Forestier.

—Restons sur notre succès, dit l'Espagnol, et partons.

Forestier se laissait guider par José ; il l'aurait suivi jusqu'au bout du monde,

—Nous allons souper, dit don José.

Il le conduisit dans un de ces restaurants de nuit bien connus des viveurs, et se fit servir dans un cabinet particulier.

Le menu se composa de mets exquis, arrosés de vins des meilleurs crus. Forestier ne s'était jamais trouvé à pareille fête.

L'Espagnol se départit de sa gravité habituelle et se montra pétillant d'esprit ; sa conversation était semée de traits imprévus, d'anecdotes piquantes. Forestier lui-même devenait expansif ; toutefois il s'observait afin de ne rien laisser voir de ce qu'il avait intérêt à cacher.

Quand ils furent au dessert, fumant un excellent cigare et dégustant de fines liqueurs, don José, suivant une expression vulgaire, se déboutonna tout à fait et fit une profession de foi bien digne de lui et du bandit qui l'écoutait.

—Mon cher, disait-il, c'est grand plaisir de causer avec un ami qui sait vous comprendre. Par une longue pratique des hommes et des choses, je suis arrivé à cette conclusion que le monde est partagé en deux catégories de gens ; les dupeurs et les dupés. Ces derniers, c'est vous, c'est moi, si nous ne sommes pas assez habiles pour être des premiers.

Ceux-ci ne se laissent pas leurrer par les grands mots de vertu, honneur, dignité, respect des lois, des expressions creuses qui sont la monnaie courante dont on paie les naïfs ; parfois, ils affectent d'y croire, mais ne sont pas assez bêtes pour les prendre au sérieux. Ni toi, ni moi ne nous rangeons dans la catégorie des imbéciles, n'est-il pas vrai ?